

tête appuyée sur la terre. Par son étendue, elle formait une sorte de ville, car elle renfermait des habitations, des casernes, des mosquées et des magasins.

On n'y parvenait qu'à travers les ravins creusés par les eaux. Pas un arbre, pas une plante ne croissaient à plusieurs lieues aux alentours, — quoique les pentes du Liban fussent ailleurs très fertiles, — et ne venaient reposer le regard de l'aspect désolant de cette solitude de rochers.

A la vérité, nul ne pouvait se vanter d'avoir pu pénétrer dans Alamont, aucun même n'avait osé s'approcher de ces sombres remparts, et pourtant on racontait des choses étranges sur cette mystérieuse demeure.

Des hommes, des princes, y gémissaient, paraît-il, dans de sombres cachots.

Des enfants, ravis à leurs parents par les audacieux affidés du chef, y étaient nourris avec des mets magiques, et élevés dans une foi aveugle et sombre à la volonté du maître.

Un jour, un berger s'étant hasardé à gravir jusqu'au sommet un des pics voisins de la forteresse, avait cru voir, à travers le verdoyant feuillage d'arbres inconnus, de jeunes femmes vêtues de gaze blanche qui dansaient ensemble aux sons d'une musique aérienne dont les accords divins remplissaient l'air. Enivré par ce spectacle, charmé de cette harmonie, le pâtre cherchait à s'avancer, pour mieux voir, pour mieux entendre, quand il avait poussé un grand cri et roulé de roc en roc jusqu'au fond du ravin. Relevé quelques heures après, meurtri et sanglant, par d'autres bergers, il avait pu leur raconter son aventure et avait rendu l'âme en voulant arracher le fer de la flèche qui lui traversait la poitrine.

Le récit de cette mort violente joint à de nombreuses légendes excitait vivement

la curiosité et répandait une saine terreur en doublant, dans les imaginations populaires, la puissance mystérieuse attribuée au Vieux de la Montagne.

Le 3 octobre 1153, c'est-à-dire le premier jour du septième mois du siège, le château d'Alamont, qui était à la fois un palais splendide et un repaire de brigands, servait de théâtre à une scène étrange.

C'était une grande fête de l'ordre : il s'agissait du sacre d'un "foedavi" : c'est-à-dire qu'on allait initier aux mystères suprêmes un de ceux qui étaient destinés aux grandes entreprises et qui portaient aussi les noms de "sacrifiés" et de "dévoués," pour caractériser leur mission.

Au milieu de la vaste enceinte d'Alamont, et isolée de toutes les autres constructions, s'élevait la grande mosquée, qui ne renfermait qu'une salle immense. Elle était décorée à la façon guerrière par des trophées conquis sur les ennemis, étendards ou armes, ces dernières encore teintes du sang dont elles avaient été trempées.

Vers l'extrémité, qui était tournée du côté de la Mecque, dans une sorte de nef entourée d'une balustrade en fer et gardée par des soldats, s'élevait une table de marbre surmontée des emblèmes de l'ordre.

C'était là que devait avoir lieu la cérémonie commandée par Hassan l'Implacable ; c'était l'enceinte réservée aux dignitaires, le sanctuaire où ne pénétraient que les initiés, le "Saint!"

Le reste de l'édifice offrait un aspect imposant et terrible, tout en étant d'une grande simplicité.

Ceux qui devaient assister à l'initiation entrèrent dans cet ordre :

Premièrement, le "Sydna" ou grand-maître.

C'était un homme de quarante-cinq à